

Les personnages orientaux dans le «Dictionnaire des biographies

Dr. Bouamrane Samia
E.N.S. Lettres et Sciences humaines (Alger)

Les personnages orientaux dans le «Dictionnaire des biographies» ⁽¹⁾

By Dr. Bouamrane Samia

Dans un article ⁽²⁾ précédent, nous avons étudié les biographies relatives aux personnages maghrébins et andalous. Dans le présent article, nous voulons aborder quelques biographies relatives aux personnages orientaux, de loin les plus nombreux ⁽³⁾. Comme il n'est pas possible de s'arrêter ici sur chaque personnage, en raison de leur nombre, nous avons regroupé nos remarques sous trois rubriques principales :

-Remarques de détail.

-Observations sur les titres d'ouvrage et les noms de personnages.

Inexactitudes historiques.

En conclusion, nous ferons quelques suggestions pouvant servir à enrichir le Dictionnaire en vue d'une réédition éventuelle. Notre souci, en effet, est d'améliorer cet instrument de travail que constitue le « Dictionnaire des biographies » destiné à rendre d'éminents services aux étudiants, aux spécialistes et au grand public.

1-Remarques de détail

L'article « al » est mis inconsiderément devant la plupart des noms, alors que l'Encyclopédie de l'Islam (2è édition) prise comme exemple⁽⁴⁾, néglige l'article devant le nom du personnage. Par exemple, Al-Ghazâlî(p. 25) doit se classer dans Ghazâlî et Al-Tabarî (p. 37) dans Tabarî. Il arrive rarement que le Dictionnaire respecte la règle. Ainsi, Al -Mas'ûdî se trouve dans Mas'ûdî (p. 223). Il faudrait donc reclasser la plupart des personnages selon ce procédé et par suite replacer, par exemple, Al-Balâdhurî (p.18) dans Balâdhurî, Al-Birûnî (p.19) dans Birûnî, Al-Farâbî (p.23) dans Farâbî, Umar Khayyâm (p. 295-296) dans Khayyâm...

(1) Dictionnaire des biographies (Le Moyen Age), collectif d'auteur, Collection Coursus, dirigée par Jean-Marie Bizière, édit. A. Colin, Paris, 1993.

(2) - Cf. Dr Bouamrane Samia. Les personnages maghrébins et andalous dans le Dictionnaire des biographies, Majallat cd'dirassat tarikhia (Revue d'Etudes Historiques), n° 10, Alger, 1995.

(3) - Nous avons relevé 5 biographies de personnages maghrébins et andalous pour 57 de personnages orientaux.

(4) - Cf. Avant-Propos du Dictionnaire, p. 6.

Il semble, dans certains cas, que l'auteur de la notice ignore tout de la langue arabe. Par exemple, Abû Bakr (p. 9), le premier successeur du Prophète est appelé «*calife râshidûn*»⁽⁵⁾ : calife est au masculin singulier, alors que «*râshidûn*» est au masculin pluriel. Ainsi, l'adjectif ne s'accorde pas avec le nom auquel il se rapporte. On pourrait tourner autrement : Abû Bakr est le premier des califes râshidûn, en traduisant le dernier terme ; les califes râshidûn sont les successeurs «bien guidés» du Prophète. On note encore «*tribu des Qoraysh*» (p. 9) ; Qoraysh est un nom collectif qu'on peut mettre au pluriel. Les membres de la tribu sont les Qorayshites.

Nous avons déjà remarqué, dans le premier article, l'emploi de «Dâr» au masculin, alors qu'il est au féminin. Exemple : le «Dâr al- hikma» (p. 25) ; «du Dâr al-hikma» (p. 223)... Il suffit de remplacer «du» par «de». On confond, à tort, «Dâr al-hikma» et «Bayt al-hikma». A plusieurs reprises, on retrouve la confusion entre le collège de traducteurs de Baghdâd et celui du Caire, en les appelant tous les deux « Dâr al-hikma». Le premier porte le nom de «Bayt al -hikma» (Maison de la sagesse), tandis que «Dâr al-hikma» est réservé au second ; l'un est abbasside et l'autre fatimide.

On constate, de temps'à autre, des termes impropres. Par exemple, il est question de «*retour à l'orthodoxie perpétré par Al-Mutawakkil* » (p. 175); or le verbe «perpétrer» s'emploie surtout pour un crime ou un attentat. Le retour à l'orthodoxie, c'est le retour à la norme de l'Etat abbasside, après « l'épreuve » subie par Ibn Hanbal (p. 16), sous le califat précédent. Le nom de l'Emir Sayf al-Dawla (p. 279) est traduit par «*sabre de la dynastie* », alors qu'il s'agit du «sabre de l'Etat». Une coquille a déformé le sens dans la notice de Baybars (p. 51) ; «il fut assassiné Turân Shâh» au lieu de « il fit assassiner...». «Ilm al -Kalâm» (p. 18) est traduit par «discussion dialectique». Il serait plus juste de traduire par «controverse dialectiques» ou «théologie musulmane»⁽⁶⁾

Il arrive qu'on nomme un personnage au lieu de son nom de famille. Par exemple, Ahmad Ibn Hanbal (p. 16) doit être classé dans Ibn Hanbal, au même titre qu'Ibn Khaldûn et Ibn Rushd. Il arrive aussi que certaines dates de naissance ou de décès soient inexactes, par exemple Saladin (p. 277-278) est mort en 1193 et non en 1198 ; Selim (p. 280) est mort en 1520 et non en 1470.

(5) - Même observation pour 'Alî (p. 26), 'Umar (p. 294) et 'Uthmân (p. 298).

(6) Cf. G-C. Anawati et L. Gardet, *Introduction à la théologie musulmane*, édit. Vrin, Paris, 1948, p.209.

II - Observations sur les titres d'ouvrages et sur les noms des personnages

On note plusieurs erreurs relatives aux titres d'ouvrages portant soit sur l'intitulé exact de l'ouvrage, soit sur sa traduction. L'ouvrage d'Al-Shâfi'î (p. 36) est intitulé «Al-Fiqh al-akhbar» pour **Al-Fiqh al-akbar**. La consonne est un k et non un kh. L'ouvrage de Nizâm al-Mulk (p. 233) a pour titre **Siyâsat-Nama** ⁽⁷⁾ et non pas «Siyaset Nameh», exactement comme on traduit l'ouvrage de Firdawsî **Shâh Nama** (Le livre des rois). Dans les erreurs de traduction, on remarque que l'ouvrage célèbre d'Al-Ghazâlî, **Ihyâ 'ulûm al-dîn** (p. 25) est traduit par «vivification des sciences religieuses». Il vaut mieux utiliser ici **revivification** ⁽⁸⁾, parce qu'il s'agit plutôt de «rénover» les sciences religieuses, c'est-à-dire de leur donner un nouvel élan, à partir des principes permanents. Un autre de ses ouvrages, **Maqâsid al-falâsifa** est rendu par «les buts de la philosophie»; la traduction exacte est : **les intentions des philosophes**. La notice confond ici «**falâsifa**» avec philosophie, alors que «falâsifa» est le pluriel de «faylasûf» ou philosophe; par contre, «falsafa» désigne la philosophie. La critique des philosophes par Al-Ghazâlî ou **Tahâfut al -falâsifa** est traduit par« la vanité des philosophes ». Il faut traduire par **l'effondrement des philosophes**; cette fois, «falâsifa» est bien traduit par «philosophes». Enfin, dans la notice d'Ibn Sînâ (p. 176), on classe, à tort, **Kitâb al-Shifâ** dans les oeuvres médicales d'Avicenne, sans doute en raison du contresens sur le mot « Shifâ » qui signifie ici guérison de l'âme ⁽⁹⁾ : c'est un ouvrage de métaphysique et non de médecine.

Parfois, les notices reproduisent les titres traduits des ouvrages cités sans en donner l'intitulé d'origine. Par exemple, dans la notice consacrée à Tabarî (p. 37), on relève parmi ses ouvrages « l'Histoire des prophètes et des rois », sans indiquer le titre arabe qui est : **Tarikh al-rusûl wa-l-mulûk** ⁽¹⁰⁾ et son « commentaire coranique » a pour titre : Jâmi' al-bayân ⁽¹¹⁾, communément appelé **Tafsîr al-Tabarî**. Dans la notice d'Al-Djâhîz (p. 21), un ouvrage est cité en français, mais sans le titre original. Il s'agit du "Livre des métropoles" qui n'est pas cité par l'encyclopédie de l'Islam ⁽¹²⁾. Dans la notice d'Al-Ash'arî (p. 17), un ouvrage est cité en français sans le titre arabe. Il s'agit du «Livre de l'éclat» dont le titre arabe est : **Kitâb-al-luma** ⁽¹³⁾. Dans la notice Al-Birûnî (p. 19), le titre latin est donné « Canon Masudicus », sans le titre arabe **Al-Qanûn al-Mas'ûdî** ⁽¹⁴⁾. Quant aux erreurs relatives aux noms des personnages, nous avons signalé dans notre précédent article ⁽¹⁵⁾, la confusion entre les deux al-Râzî (p. 36), à propos de la notice consacrée à Ibn Khaldûn (p. 174). Al-Farâbî est appelé en latin Al-Farabius ou Avenacer et non par Farabius ou Avenassar ⁽¹⁶⁾.

(7) - ou Traité de gouvernement, trad. par C. Scheffer, édit. Sindbab, Paris, 1984.

(8) - Cf. article Al-Ghazâlî de M. Watt dans E.I., 2è éd. t. II, p. 1063.

(9) - Cf. article Ibn Sînâ de A.M. Goichon, dans E.I., 2è éd. t. II, p. 966.

(10) - édit. du Caire, 1960, 10 volumes.

(11) - édit. du Caire, 1954, 30 volumes.

(12) - Cf. article Al-Djâhîz, de Ch. Pellat dans E.I., édit., t. II, p. 395-398.

(13) - Cf. G-C. Anawati et L. Gardet, op. cit., p. 54.

(14) - édit. Haydarabad, 1954-1956, 3 vol.

(15) - V. Supra, p. I, n° 2.

(16) - Cf. R. Caratini, Le génie de l'islamisme, édit. M. Lafon, Paris, 1992, p. 561.

Dans la notice Al-Isfahânî (p. 27), on indique qu'il s'agit d'« Abû Faradj »; le célèbre auteur des **Aghânî** (chansons) ; il s'appelle, en réalité, Abû-l-Faradj. Dans la biographie de Hunayn Ibn Ishâq (p. 171), il est question de son maître, le grand médecin Ibn Massaway : il convient de lire Ibn Massawayh. La biographie d'Abû Firâs (p. 9) indique que l'éditeur de son **Diwân** est Ibn Khalaway. Il faut lire Ibn Khalawayh. Dans la notice de Baybars (p. 51), on appelle le sultan régnant « Guruz ». IL s'agit de **Gutuz** ⁽¹⁷⁾. Ailleurs, on parle du ministre « Fakr al Dawla » (p. 233), au lieu de « **Fakhr al-Dawla** » ou « fierté de l'Etat », titre honorifique attribué généralement aux grands souverains et aux hauts fonctionnaires. Enfin, le biographe de Saladin est appelé « Ibn Isfahânî » (p. 277). Il faut rétablir **Imâd al -dîn al -Isfahânî** ⁽¹⁸⁾

III - Inexactitudes historiques.

Le portrait du Prophète de l'Islam (p. 227-228) doit être repris entièrement, tant il s'éloigne de la vérité des faits et comporte trop de préjugés. Il présente de nombreuses lacunes. En effet, on ne montre pas que le Prophète a fondé un Etat et apporté une religion nouvelle. On ne parle pas de ses qualités morales, pourtant très appréciées déjà avant la révélation ; on l'avait surnommé « al-amîn », c'est -à -dire l'homme digne de confiance. Les qualités de prédicateur et d'homme d'Etat ne sont pas mises en valeur. pourtant, la plupart des historiens le considèrent comme l'une des plus grande figures de l'humanité. Il suffirait de rappeler ici l'opinion de Lamartine ⁽¹⁹⁾. On peut consulter aussi des biographies plus récentes comme celle de R. Arnaldez ⁽²⁰⁾, E.Dermenghem ⁽²¹⁾, M. Hamidullah ⁽²²⁾, M. Lings ⁽²³⁾... Plusieurs affirmations paraissent absurdes : « la révélation s'arabisa » (p. 227) ; il «acquit un riche butin» (p. 227). Il occupe la Mekke « sans que les troupes aient opposé de véritables résistances »! (p. 228) ; « plusieurs clans se formèrent et se querellèrent »! (p. 288). Toutes ces affirmations sont à revoir. Après le Prophète, on relève quelques erreurs sur les califes, ses successeurs. Le premier calife, Abû Bakr (p. 9) est décrit comme un « modeste commerçant »! Cela est inexact. Il est, au contraire, un riche commerçant qui, dès le début de l'Islam, a mis sa fortune au service de la communauté ⁽²⁴⁾.

(17) - Cf. Wiet, article Baybars, dans E.I., 2è éd. t. I, p. 1158.

(18) - Cf. Imâd al-Dîn al-Isfahânî, Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin, trad. H. Massé, édit. Geuthner, Paris, 1972.

(19) - « A toutes les échelles où l'on mesure la grandeur humaine, quel homme fut plus grand ? » Cf. Lamartine, Histoire de la Turquie, Paris, 1854, cité par H. Bammate, Visages de l'Islam, édit. Payot, Lausanne, 1946, p. 13.

(20) - R. Arnaldez, Mahomet, édit. Seghers, Paris, 1970;

(21) - E. Dermenghem, Mahomet et la tradition islamique, édit. du Seuil, Paris 1955.

(22) - M. Hamidullah, Le Prophète de l'Islâm, sa vie, son oeuvre, 2 vol. Paris, 1979.

(23) M. Lings, Le Prophète Muhammad, sa vie d'après les sources les plus anciennes, Londres, 1983, trad. française par J. L. Michon, édit. du Seuil, Paris, 1986.

(24) - Cf. Tabarî, Les califes orthodoxes, édit. Sindbad, Paris.

Le deuxième calife, 'Uthmân (p. 298), a effectivement fixé le texte coranique, mais il est inexact de dire que cela a «engendré de nouvelles oppositions »! Le texte enregistré par 'Uthmân est toujours en usage dans l'ensemble du monde musulman. L'accusation omeyyade contre le calife Alî semble être acceptée par l'auteur de sa biographie (p. 26). On sait que cette accusation a servi de prétexte à Mu'âwiya pour usurper le pouvoir. Alî, cousin et gendre du Prophète, est réputé pour sa probité et son énergie. On ne lui connaît ni maladresse ni «caractère associal». Par contre, on peut admettre qu'il a été moins rusé et moins politicien que Mu'âwiya. Quant à son épouse Fatima (p. 121), fille du Prophète, son portrait est également peu sympathique. On prend ici trop de liberté avec la vérité historique. Il semble que l'auteur de la notice ait choisi la thèse de Lammens, défavorable à la famille du Prophète et négligé l'autre thèse, celle de L. Massignon, plus proche de la vérité, comme on peut s'en rendre compte en consultant l'article de l'Encyclopédie de l'Islam⁽²⁵⁾.

Dans la notice consacrée à Hunayn Ibn Ishâq, on note plusieurs erreurs, telle que : « il serait meilleur en syriaque qu'en arabe du fait de la difficulté de cette langue » (p. 171). Cette affirmation paraît entièrement gratuite, puisqu'il est l'un des plus grands écrivains de la littérature arabe⁽²⁶⁾. En réalité, la difficulté ne réside pas dans la grammaire, mais dans la terminologie qu'il ne trouvait pas adéquate. L'auteur de la notice indique aussi que Hunayn « rédigea également une histoire allant d'Adam à Al-Mutawakkil » (p. 171). Il s'agit certainement d'une erreur, puisque nous n'avons pas trouvé trace de cette « Histoire universelle »⁽²⁷⁾.

On lit, avec étonnement, dans la biographie du calife abbasside Al-Mansûr qu'il « fit de son Empire un Etat essentiellement laïc »⁽²⁸⁾. Or, l'Empire abbasside, depuis le début jusqu'à la fin, a été régi par la loi de l'Islam, au point que C. Brockelmann le qualifie de « théocratique »⁽²⁸⁾. Un autre souverain abbasside, Harûn al-Rachîd (p. 153-154) fait l'objet d'un jugement bizarre : « à la lecture des sources musulmanes, il est très difficile de savoir si Harûn al-Rashîd fut un grand souverain ou un incapable »! (p. 154). Les spécialistes s'accordent pour reconnaître en lui un grand souverain dont le prestige est resté inaltérable. C. Brockelmann résume l'opinion de ces spécialistes, en affirmant qu'il a « donné à l'Empire abbasside tout son éclat »⁽²⁹⁾.

On constate une erreur d'ordre historique dans la biographie d'Al-Djâhiz. On fait de ce penseur un « orthodoxe résolument opposé aux mu'tazilites »! (p. 21). Il s'agit là d'une contre-vérité manifeste. Al-Djâhiz, en effet, n'est pas orthodoxe; il fait partie de l'école mu'tazalite et dirige l'une de ses branches. On peut consulter, sur ce point, les meilleurs spécialistes d'Al-Djâhiz comme Ch. Pellat qui déclare : « Al-Djâhiz est mu'tazalite en politique et en théologie »⁽³⁰⁾. On note un jugement contestable sur Mas'ûdî dans la notice Mu'âwiya (p. 226)

(25) - Cf. article Fatima, de Veccio Vaglieri, dans E. I, 2è éd. t. II, p. 861-870.

(26) - Cf. article Hunayn Ibn Ishâq, de G. Strohmaier, dans E. I., 2è édi., t. III., p. 598.

(27) -Ibid, p. 598.

(28) - C. Brockelman, Histoire des peuples et des Etats musulmans, édit. Payot, 1949, p. 100-101.

(29) - C. Brockelman, op. cit., p. 106.

(30) Cf. article Al-Djâhiz, de Ch. Pellat, dans E. I., 2è éd. t. II., p. 397. On peut consulter aussi A. Nader, Le système philosophique des Mu'tazila, Imprimerie catholique, Beyrouth, 1956, p. 32-35.

Le grand historien est classé, à tort, parmi les « écrivains très partiels » ! Ce jugement est faux et ne devrait pas trouver sa place ici.

A propos d'Al-Ash'arî, l'auteur de la notice écrit, à tort : « il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages de polémique dont seul subsiste le livre de l'éclat » (p. 18) ⁽³¹⁾. Al-Ash'arî n'est pas un polémiste : auteur d'une profession de foi, il se défend contre ses adversaires ⁽³²⁾. Il subsiste, au contraire, d'autres ouvrages dont certains sont antérieurs à sa profession de foi, comme maqalât al-islamiyyîn (Les opinions des musulmans) où il expose les écoles doctrinales ⁽³³⁾ ; d'autres postérieurs comme Al-ibânâ (Eclaircissements sur les principes de la religion) ⁽³⁴⁾ où il se défend contre les mu'tazilites.

Dans la notice consacrée au poète Abû Firâs : « emprisonné à Constantinople pendant quatre ans, son cousin Sayf al-Dawla était très peu pressé de verser sa rançon... » (p. 9). Cela est inexact. Sayf al-Dawla voulait plutôt faire libérer tous les prisonniers en même temps ⁽³⁵⁾.

Dans la notice d'al-Bîrûnî, l'auteur écrit : « ...l'Islam ne fut pas la base de sa recherche » (p. 20). Al-Bîrûnî est un homme de science, mais fidèle à l'Islam ; il l'a prouvé dans son Kitâb al-Hind (Histoire de l'Inde) où il oppose les croyances de l'Inde à l'Islam ⁽³⁶⁾. L'auteur écrit aussi que : « bien que revendiquant son appartenance à la pensée persane, Al-Bîrûnî adulait la langue arabe qu'il utilisa pour ses écrits scientifiques... » (p. 20). Elevé dans le dialecte iranien du Khawarizm, Al-Bîrûnî préfère se servir de la langue arabe dans ses écrits scientifiques comme il le dit lui-même « ...notre religion et l'Etat sont arabes et jumeaux... C'est dans la langue des Arabes que les sciences ont été traduites de toutes les contrées de l'univers ; elles prirent alors ornement et douceur dans les cœurs... » ⁽³⁷⁾.

On lit, avec étonnement, qu'Al-Ghazâlî a souffert d'une « maladie nerveuse qui lui a fait abandonner richesse et enseignement pour une vie ascétique jusqu'à sa mort » (p. 25). Les spécialistes ne connaissent pas cette « maladie nerveuse ». En effet, il a connu une crise mystique dont il parle lui-même dans son autobiographie intitulée **Al-Munqidh min al-dhalâl** (La délivrance de l'erreur) ⁽³⁸⁾. S'il a effectivement renoncé aux richesses et à l'enseignement officiel, il a cependant continué à former des disciples. Il faut noter ici qu'il existe une autre raison à son occultation pendant dix ans. Il redoutait la secte des « assassins » qui ont mis à mort son ami et protecteur, le ministre Nizâm al-Mulk, c'est pourquoi il a abandonné précipitamment Baghdâd pour Damas ⁽³⁹⁾.

(31) - Al-Ash'arî, Kitâb al-jumâl, Matbaat Misr, Le Caire, 1955.

(32) - Cf. H. Laoust, Les Schismes dans l'Islam, édit. SNED, Alger, 1968, p. 129.

(33) - Cf. G-C. Anawati et L. Gardet, op. Cit., p. 56.

(34) - Ibid, p. 56.

(35) - Cf. article Abû Firâs, de H.A.R. Gibb, dans E.I., 2^e édit., t. II., p. 122-123.

(36) - Cf. A. Mieli, La science arabe, édit. Brill, Leiden, 1966, p. 98.

(37) - Cf. J. M. Abd al-Jalîl, Brève histoire de la littérature arabe, édit. G. P. Maisonneuve, Paris, 1947, p. 284.

(38) - Trad. française par F. Jabre, Imprimerie catholique, Beyrouth, 1959.

(39) - Idem.

Al-Ghazâlî professe la doctrine ash'arite comme la majorité des savants de l'Islâm. On comprend mal le texte de la notice qui le considère comme « *très inspiré par Al-Ash'arî* ». On pourrait croire, à tort, qu'il s'agit d'une inspiration mystique. Or, Al-Ash'arî (p. 17-18) est étranger à la crise mystique d'Al-Ghazâlî. On saisirait mieux le sens de la dernière phrase : « *son influence sera énorme en Orient et en Occident et certains comme Ibn Rushd seront des détracteurs acharnés* », si on la complétait par : **de sa pensée.**

Dans la notice d'Abû Nuwâs, l'auteur écrit que ce grand poète : « avait proféré des blasphèmes » (p. 11). En fait, Abû Nuwâs avait une conduite désavouée par la plupart de ses contemporains, mais il était croyant jusqu'à la fin de sa vie ⁽⁴⁰⁾. On lit aussi que le poète « avait une immense peur de la mort » (p. 11). Cela ne paraît pas juste, puisqu'on sait qu'il composa de nombreux poèmes mystiques de repentir où il demandait à Dieu de lui accorder son pardon.

On lit dans la biographie de Nizâm al-Mulk que « Mâlik Shâh le fit sans doute assassiner en 1092 » (p. 233). Cette notation est inexacte, puisqu'on sait que ce ministre a été assassiné par la secte ismaélienne des « Bâtinites » ou « assassins » ⁽⁴¹⁾. Son ami, Al-Ghazâlî a dénoncé cette secte dans son ouvrage **Fadhâ'ih al-bâtiniya** ⁽⁴²⁾. La biographie du souverain ottoman Murad II (pp. 228-229) est peu flatteuse au début, plus favorable, à la fin. On insiste lourdement sur son portrait physique et ses défauts, sans mettre suffisamment en valeur ses qualités d'homme d'Etat. On peut se référer ici à B. Lewis qui le juge avec plus d'équité : « *les premiers signes d'une renaissance nationale remontent à Murad II* » ⁽⁴³⁾. Enfin, on ne respecte pas le cadre historique (475-1453), tracé au début du Dictionnaire. On trouve, en effet, deux personnages postérieurs à cette date : Selim (1467-1520), (p. 280) et Sinân (1489-1588), (p. 283). Ces deux personnages n'ont pas leur place dans le Moyen Age.

Au terme de cet article, nous suggérons comme pour l'article précédent d'ajouter quelques personnages importants si une seconde édition est envisagée.

Pour les débuts de l'Islâm, il faudrait faire une place à d'autres grandes figures: Abû Dhar al-Ghifârî (m. en 653), 'Amr Ibn al-'As (m. en 663), Aïcha, l'épouse du Prophète qui a rapporté plusieurs traditions authentiques, Bilâl (m. en 641), premier muezzin de l'Islâm, Al-Husayn (m. en 680), martyr vénéré par les sunnites et surtout par les shiites, Selmân al-Fârisî (m. en 678)...

Pour la période omayyade, le souverain 'Abd-al-Mâlik Ibn Marwân (m. en 705), Al-Hajjâj Ibn yûsuf (m. en 714), les poètes Al-Farazdaq (m. en 728) et Djarîr (m. en 732)...

Pour la période abbasside, Al-Hallâj (m. en 922), rendu célèbre par L. Massignon, Ibn al-Athîr (m. en 1210)...

(40) - Cf. article Abû Nuwâs, de E. Vagner, dans E. I., 2è éd., t. I., p. 147.

(41) - Cf. Cl. Cahen, L'Islam, des origines à l'empire ottoman, édit. Bordas, Paris, 1968, p. 217, Nizâm al-Mulk, Siyâsat Nama, op. cit., Introduction par J.P. Roux, p. 31.

(42) - Ou « Déshonneur des Bâtinites », édit. I. Goldziher, Brill, Leiden, 1916.

(43) - Cf. B. Lewis, Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne, édit. Fayard, Paris, 1988, p. 290.

Pour la dernière partie du Moyen Age : Nâsir Khisrow (m. en 1060), Al-Maqdisî (m. en 1223), l'historien Yaqût al-Hamawî (m. en 1229), le grand mystique Djalâl al-dîn al-Rûmî (m. en 1273), le géographe Al-Qazwînî (m. en 1283) Ibn Qalaûn (m. en 1290), le savant Ibn Taymiyya (m. en 1328)...

Il nous paraît nécessaire de faire appel, pour l'ensemble de ces notices, à des islamologues et arabisants confirmés qu'il n'est pas difficile de trouver en Europe, au Maghreb et en Orient. Il faudrait faire une place plus large aux échanges entre les peuples et les cultures de l'Occident, d'une part, et ceux du Maghreb et de l'Orient, d'autre part. Un tel éclairage contribuerait sûrement à une meilleure compréhension du Moyen Age, si riche de faits et de personnages. Il reste cependant méconnu par une grande partie du public occidental qui l'assimile, à tort aux « siècles obscurs », par opposition aux temps modernes et aux siècles des lumières. Le Dictionnaire des biographies contribue, à notre avis, à lui rendre justice et à le réhabiliter comme il le mérite.